

ELADEM 2025

**Les codes endolinguistiques de “mère”, “mort” dans les systèmes
turcique, finno-ougrien et sémitique : comparaison avec le code M–T–R
indo-européen**

Alejandro Toledo Martínez

Introduction

Au carrefour du langage et de la psyché, l'endolinguistique propose qu'il existe des schémas sonores internes au langage véhiculant des significations archétypiques partagées au sein d'un même système linguistique.

L'un de ces schémas mis en évidence dans le macrosystème indo-européen est le code consonantique ternaire **M–T–R**, une séquence de trois consonnes dont la récurrence dans de nombreuses langues indo-européennes (par ex. *mater* en latin, *mētēr* en grec, *mātr* en sanskrit, *mādar* en persan, *Mutter* en allemand, *mother* en anglais) sert à désigner la « **mère** ».

Du point de vue endolinguistique, ce code M–T–R porte sémantiquement l'idée d'**origine, de source ou d'appartenance** – c'est-à-dire « ma terre » au sens de matriciel, le domaine maternel. En effet, la consonne **M** s'associe à l'idée de ce qui est propre, interne, et en la combinant avec le binôme **T–R** (lequel évoquerait en lui-même la *terre*, le cycle ou la trajectoire) on génère le lexème type *mater/madre*, littéralement « la terre de quelqu'un », métaphore de l'utérus comme terre d'ensemencement d'où jaillit la vie.

Dans la psyché indo-européenne, la Mère est ainsi conçue comme la **matrice de la vie** – la source matricielle d'où naît l'existence. Notons d'emblée que ces correspondances symboliques sont propres au système indo-européen étudié et ne sauraient être automatiquement généralisées à d'autres familles linguistiques.

Chaque macrosystème linguistique possède en effet ses propres codes internes, potentiellement divergents quant à la répartition symbolique des sons. Le présent article se propose d'examiner dans quelle mesure les macrosystèmes **turcique, finno-ougrien et sémitique** présentent – ou non – des codes endolinguistiques binaires ou ternaires équivalents (ou transformés) associés aux mêmes notions de « mère », « mort », « drame », « mudra » et « dharma », en prenant pour point de comparaison le code M–T–R indo-européen déjà documenté.

Cependant, ces correspondances symboliques sont strictement propres au macrosystème indo-européen étudié et ne doivent pas être automatiquement généralisées à d'autres macrosystèmes linguistiques sans vérification préalable rigoureuse. Chaque macrosystème linguistique possède ses propres codes internes, potentiellement divergents dans leur répartition symbolique des sons.

Cette approche comparée, conforme à la méthode endolinguistique rigoureuse, vise à discerner des motifs profonds communs ou distincts entre langues,

tout en évitant de projeter abusivement les schémas indo-européens sur d'autres macrosystèmes.

Nous explorerons également si les éventuelles transformations mettent en jeu des **substitutions consonantiques logico-mathématiques** (par exemple M remplacé par N, T par D, etc.), tout en analysant les particularités **symboliques et cosmovisionnelles** de chaque macrosystème à travers leurs codes dominants.

Cette approche comparée, conforme à la méthode endolinguistique, s'appuie uniquement sur des publications antérieures du domaine et vise à discerner des motifs profonds communs ou distincts entre langues.

Analyse théorique des codes endolinguistiques

L'endolinguistique étudie les structures internes du langage sous forme de **codes consonantiques abstraits** (binaires ou ternaires) qui sous-tendent les systèmes linguistiques. Un **code binaire** se compose de deux sons consonantiques essentiels, tandis qu'un **code ternaire** en comporte trois.

Ces codes ne correspondent pas aux morphèmes ou racines classiques, mais à des groupements consonantiques récurrents porteurs de sèmes profonds, parfois masqués par l'évolution phonétique ou sémantique des langues, autour d'un système linguistique spécifique.

Par exemple, le code binaire hypothétique $K-L$ pourrait se réaliser comme $k...l$ dans une langue et $g...r$ dans une autre, tout en conservant un invariant conceptuel, grâce aux **équivalences phonologiques généralisées** propres au système.

En indo-européen par exemple, on regroupe les consonnes en classes logico-phonétiques. Par exemple, $T = D = \Theta$ (sons coronaux occlusifs ou fricatifs) forment une même unité abstraite. De même, la consonne M (nasale bilabiale) constitue un groupe distinct, tandis que P, B, V et F forment un autre groupe, celui des consonnes labiales (occlusives et fricatives).

Ce qui compte, ce n'est pas la nature phonétique de la consonne en tant que telle, mais la manière dont elle est mobilisée au sein du système linguistique. Les codes binaires et ternaires sont des abstractions qui dépassent les considérations articulatoires : ils visent une lecture systémique du sens, au-delà du simple "corps phonétique".

Ces généralisations permettent de reconnaître un *même code* à travers des réalisations légèrement différentes – par exemple un code M–T pourra subsister

sous la forme M–D dans une autre langue, T et D n’étant que des variantes logiques d’une même catégorie de sons. Cette approche **logico-mathématique** du son autorise des **permutations systématiques** au sein d’un code, sans en modifier le fond sémantique.

Ajouter une consonne à un code binaire engendre un code **ternaire** qui tend à véhiculer une signification plus riche et plus “qualicielle” (qualitative) en endolinguistique.

Le code **M–T–R** mentionné en introduction en offre un exemple paradigmatique dans le système indo-européen. Il résulte de l’intégration de M au binôme T–R (dont la sémantique de base évoquerait la “terre” ou le cycle) pour former une triade stable associée à l’idée de *maternité/matérialité* (origine de la vie) ainsi qu’à son contraire complémentaire, la *mortalité* (fin de la vie).

En effet, la structure M–T–R s’avère **dynamique** : ses éléments peuvent se permuter pour générer de nouvelles résonances symboliques. Il est remarquable que le simple fait d’inverser les consonnes T et R fasse basculer le sens d’« origine (maternelle) » à « **fin de vie (mort)** » .

Ainsi, en latin *mors/mortis* et en français *mort* procèdent de la permutation M–R–T (par rapport à *mater* en M–T–R) et signifient la mort. L’endolinguistique y voit plus qu’un hasard et souligne la **polarité** significative de ce ternaire : *la vie naît avec sa propre condition mortelle*, c’est-à-dire que la mort est inscrite en filigrane dans la vie dès son origine.

Autrement dit, *la Mère, en tant que source de la vie, porte en elle la graine de la Mort*. Le même utérus qui engendre marque éventuellement la limite de la vie – la **mère (M–T–R)** et la **mort (M–R–T)** apparaissant comme les deux faces d’une même réalité vitale. Sigmund Freud avait anticipé cette correspondance symbolique dans son essai *Das Motiv der Kästchenwahl* (« Le thème des trois coffrets », 1913), où il affirme que pour l’homme les trois figures féminines inéluctables sont la Mère, l’Amante et la Destructrice – cette dernière n’étant autre que la « Mère-Terre » qui accueille l’homme dans la mort. La « déesse muette de la Mort » s’avère être la Mère elle-même sous son visage funèbre. Langage et mythe convergent ici : le code sonore M–T–R **relie étroitement maternité et mortalité** dans l’inconscient symbolique indo-européen .

Au-delà de ces deux pôles (origine et fin), le code M–T–R et ses permutations semblent structurer un ensemble plus large de notions connexes. En particulier, la permutation **D–R–M** (phonétiquement équivalente à T–R–M, puisque D et T sont interchangeables historiquement) est une variante qui apparaît dans des termes indo-européens signifiant un *trajet complet* ou une *œuvre accomplie* : **drama** (δράμα, grec ancien : « action/théâtre »), **dharma** (धर्म, sanskrit : « loi

cosmique/devoir »), **dream** (vieux saxon *drēam*, anglais : « rêve ») ou **trauma** (τραῦμα, grec : « blessure ») en sont des exemples.

Endolinguistiquement, la séquence D–R–M évoque en effet **l'ensemble du parcours existentiel**, la totalité de l'histoire ou de l'œuvre de la vie . On peut l'interpréter comme le *drame* de l'existence : une narration avec un début (la mère, la naissance) et une fin (la mort), les péripéties entre la naissance et la mort constituant le **drame psychique** tissé de tensions et de conflits symboliques. Il n'est pas fortuit que le concept oriental de **dharma**, qui représente le chemin juste ou la loi de la vie, résonne avec cette structure : suivre son *dharma*, c'est en un sens « jouer correctement le drame cosmique » qui nous échoit.

De même, le terme sanskrit **mudrā** (मुद्रा, « geste rituel scellé ») contient la triade M–D–R, impliquant un *sceau* ou une *transformation significative* dans le flux d'énergie – conceptuellement apparenté au verbe espagnol *mudar* (« changer de forme, muer la peau ») qui partage la même structure sonore.

Ces convergences suggèrent que le code sonore en question transcende les langues particulières et renvoie à des *concepts humains universels* : **origine, transformation, fin** . Néanmoins – et c'est un point crucial – il s'agit là d'un **patron structurel partagé au sein de la famille indo-européenne**, qui n'est pas nécessairement reproduit tel quel dans d'autres familles linguistiques indépendantes.

Ces symbolismes ne doivent pas être confondus avec des archétypes universels absolus, mais compris comme des **symboles systémiques propres à un ensemble de langues donné**.

Chaque macrosystème linguistique développe ses propres associations phono-sémantiques en vertu de son *endorythme* particulier et de son évolution distincte. Il convient donc d'adopter une perspective comparative rigoureuse afin de déterminer si, par-delà les divergences, des schémas analogues (éventuellement via des substitutions phonologiques) peuvent être repérés dans les systèmes **turciques, finno-ougriens et sémitiques**, ou si au contraire ceux-ci mobilisent d'autres codes endolinguistiques pour figurer les notions de mère, de mort, de drame, etc.

Analyse comparative des macrosystèmes turcique, finno-ougrien et sémitique

Le système indo-européen (référence comparative)

Avant d'aborder les autres systèmes linguistiques (familles¹), résumons le schéma indo-européen servant de référence. Comme exposé ci-dessus, les langues indo-européennes manifestent un **ternaire M–T–R** récurrent associant les idées de *mère* (**M–T–R** : mater/madre...) et de *mort* (**M–R–T** : mors/mort...) dans une polarité symbolique riche.

Les mêmes consonnes, agencées différemment, s'étendent à un champ lexical plus large incluant la notion de *drame / trame*, *-intrigue d'une histoire-* (D–R–M) sous diverses formes (drame, rêve, trauma, dharma, mudra) représentant le **cours entier de la vie** – du commencement maternel à la fin mortelle en passant par les transformations du destin.

Ce réseau de correspondances phoniques est profondément ancré dans la cosmovision indo-européenne : on y retrouve l'archétype de la **Mère-Terre** (la terre-mère féconde qui donne naissance et qui reçoit les morts) et l'idée que la mort est le « retour à la mère » – retour à la matrice terrestre originelle.

De fait, dans de nombreuses mythologies indo-européennes, la déesse de la terre (maternelle) possède un aspect chthonien² lié au royaume des morts. Ce nœud symbolique *Vie-Naissance-Mère ~ Mort-Tombe-Mère* s'exprime linguistiquement à travers le code M–T–R et ses permutations internes, confirmant qu'il s'agit bien d'un **patron endolinguistique structurant** du macrosystème indo-européen.

Toutefois, l'universalité de ce code ne va pas de soi hors du domaine indo-européen : il faut examiner chaque autre macrosystème pour voir s'il existe des *équivalents fonctionnels* (c'est-à-dire des codes sonores remplissant un rôle symbolique comparable) ou d'éventuelles transformations systématiques (par substitution de consonnes équivalentes) de ce schéma.

Le macrosystème turcique

Les langues turciques (turc, kazakh, yakoute, etc.) présentent une structure morphologique *agglutinante* très différente des langues indo-européennes, ce qui influence la manifestation de motifs endolinguistiques.

¹ L'endolinguistique n'utilise pas le terme de *famille linguistique*. Le problème fondamental de cette expression réside dans son incapacité à représenter la multiplicité des graphes de dérivation présents dans une langue. La métaphore du racine (ou racème) et de la généalogie familiale n'est pas rigoureuse face à la réalité phénoménologique d'une langue humaine. Une langue ne se développe pas selon un arbre unique à branches fixes, mais selon des réseaux dynamiques, multidirectionnels, qui articulent transformations internes, contacts externes, et structurations systémiques. L'image d'une *famille* suppose une origine unique et une descendance linéaire, alors que les langues se construisent souvent à travers des entrelacements, des emprunts, des bifurcations conceptuelles, et des évolutions parallèles non réductibles à une simple généalogie.

² χθών (khthōn) = "terre" (surtout la terre profonde ou intérieure)

Dans l'ensemble du domaine turcique, le mot pour « **mère** » est généralement issu d'une racine de type **AN-NA** (par ex. *ana* en turc, en kazakh, en ouzbek) ou apparentée (*ene* dans certains dialectes) – racine caractérisée par la consonne nasale **N** (ou parfois **Ń**), et *non pas M*.

Ainsi, le concept de mère en turcique n'active pas explicitement un code M–T–R comme en indo-européen, mais plutôt un éventuel **binôme A–N** (où A représente ici un timbre vocalique large, N la nasalité).

Cette préférence de **M par N** n'est pas surprenante si l'on se place en termes endolinguistiques généraux : M et N sont deux **nasales voisées** de points d'articulation voisins (bilabiale vs alvéolaire), appartenant à la même catégorie abstraite des nasales³. La différence fondamentale entre M et N est que M est une nasale bilabiale, donc produite avec les lèvres, alors que N est une nasale alvéolaire, articulée avec la langue contre les alvéoles

On peut voir là une **transposition logico-phonétique** du symbole de la mère : ce qui est exprimé par M (naso-bilabiale) dans le système indo-européen l'est par N (naso-alvéolaire) dans le système turcique, traduisant possiblement une nuance dans l'« idée nucléaire » associée à la maternité. Ce qui est important ici, c'est que le N, dans le système turcique, est utilisé pour désigner la mère, ce qui est très différent du système indo-européen.

En effet, si M en indo-européen dénote l'identité/propriété enracinée (*ce qui est à moi, mon sang, ma matrice*), on pourrait spéculer que N en turcique renvoie plutôt à une intériorisation ou une personnification plus intime (**N** est associé à l'intériorité dans le système indo-européen étudié).

Quoi qu'il en soit, l'absence de **T** et **R** dans le mot turc *ana* signifie qu'il n'y a pas, au niveau lexical de base, de triple code unifié liant *mère* et *terre* comme c'était le cas pour *mater* ~ *terra* en indo-européen.

Le concept de *Terre-Mère*, bien que présent dans certaines traditions turciques (la déesse **Yer Ana** chez les anciens Turcs, littéralement « Terre Mère »), n'est pas lexicalisé en un seul morphème trinitaire, mais par une composition de deux éléments séparés (*yer* « terre » + *ana* « mère »).

Du côté de la « **mort** » en turcique, le vocabulaire usuel ne partage aucune racine avec celui de la mère. Le verbe *ölmek* (« mourir ») et le nom *ölüm* (« la mort ») en turc, par exemple, dérivent d'une racine proto-turcique *öl/*ül signifiant

³ Si l'on cartographie les langues du monde, on observe qu'un grand pourcentage d'entre elles divise en deux la manière de nommer la mère, soit par la forme duplicative Ma-Ma ou Na-Na. Autrement dit, il existe des langues de type M–M et des langues de type N–N. De même, pour désigner le père, on trouve des langues B–B (Baba) et d'autres T–T (Tata).

mourir, qui met en jeu la consonne **L** (et parfois son renforcement en **LL**), sans M ni N à l'initiale.

On ne retrouve donc pas de motif nasal + T/R comme en indo-européen. De plus, les représentations mythologiques turciques distinguent nettement la figure maternelle de la figure mortifère : le seigneur des enfers, Erlik Khan, est masculin et n'a pas de lien linguistique avec *ana*.

Cette dissociation suggère que le macrosystème turcique *ne fusionne pas symboliquement les notions de maternité et de mortalité au niveau de la racine lexicale*, contrairement au système indo-européen.

En l'état actuel des recherches, il n'émerge pas **d'endocode ternaire spécifique** dans les langues turciques unissant *mère* et *mort*. Cependant, on peut noter qu'un **binaire T–R** revêt une certaine importance symbolique : la syllabe *tör* (ou *tür*), qu'on retrouve dans des mots comme *töre* en turc (la coutume, la loi traditionnelle) ou *Tengri* (le Dieu Ciel chez les anciens Turcs, parfois écrit *Tanrı*), met en scène l'alliance de T et R. Ce binôme T–R, correspondant étymologiquement à l'idée d'**ordre cosmique** ou de règle sacrée (*töre* signifiant l'ordre ancestral, et *Tengri* représentant le ciel ordonnateur), évoque conceptuellement la **loi universelle** – un thème qui fait écho de loin au *dharma* indo-iranien (D–R–M) signifiant la loi cosmique.

La différence majeure est que, dans le macrosystème turcique, ce binaire T–R n'est pas combiné avec M (ou N) pour former un code "mère-mort-destin" unifié, mais fonctionne indépendamment pour signifier l'ordre du monde (*Töre*).

On pourrait y voir une approche plus **binaire** des opposés cosmologiques : la Mère (principe vital, souvent associé à la terre fertile) et la Mort (principe destructeur, lié aux enfers) sont des pôles séparés, médiatisés éventuellement par la Loi/Ciel (T–R) qui fait le lien entre les deux en garantissant le cycle naturel, sans que le langage n'associe explicitement M/N et T–R dans le même mot.

En somme, le macrosystème turcique ne présente pas à proprement parler d'équivalent direct du code M–T–R indo-européen. On y observe plutôt une **transposition partielle** (M → N pour « mère ») et une structuration différente des concepts de base : la symbolique linguistique semble segmenter les rôles (mère nourricière vs. mort vs. loi céleste) au lieu de les confluer en un seul archicode. Cette particularité rejoint l'idée que chaque macrosystème possède ses propres *unités symboliques nucléaires* et que les correspondances son-sens peuvent varier de façon significative d'un système à l'autre.

Dans le système linguistique turc, le son /n/ occupe une place centrale et polysémique, bien au-delà de son simple statut phonétique. Il apparaît comme un marqueur systémique du lien, de l'appartenance et de l'intériorité.

Utilisé dans les mots affectifs comme *anne* (mère) ou *nine* (grand-mère), il symbolise un r'apport de proximité intime, souvent maternel. Sur le plan grammatical, il structure le génitif (suffixes en *-nın*, *-nin*, etc.) et agit comme consonne de liaison dans les constructions possessives, rattachant un objet à un sujet de manière fluide et morphologique.

Il marque aussi la pronominalisation (*onun* – « le sien »), jouant ainsi un rôle dans l'individuation et l'identité linguistique. On retrouve également le /n/ dans des verbes liés à la cognition ou à la subjectivité (*inanmak*, *anlamak*, *tanımak*), ce qui souligne sa fonction de vecteur d'intériorité psychique.

Même dans la désignation d'espaces (*orası*, *oranın*) ou de structures corporelles (*karnı* – « son ventre »), le /n/ fonctionne comme un articulateur du territoire – qu'il soit physique, symbolique ou relationnel.

Ainsi, dans une lecture endolinguistique, le son /n/ en turc peut être interprété comme le phonème du lien invisible, celui qui tisse l'appartenance, l'origine et l'ancrage dans le système du langage.

Synthèse endolinguistique du rôle du son /n/ en turc

Domaine	Fonction du /n/	Interprétation symbolique
Possession	Suffixes en <i>-nın</i> , <i>-nin</i> , <i>-nun</i>	Lien d'appartenance
Affectif	<i>anne</i> , <i>nine</i>	Source maternelle, tendresse
Pronominalisation	<i>onun</i>	Identité par rattachement
Cognition	<i>inanmak</i> , <i>anlamak</i> , <i>tanımak</i>	Conscience de l'autre ou de soi

Structuration spatiale	oranın, yolunun	Ancrage et orientation
Nominalisation interne	karnı	Centre interne, vitalité

Dans le macrosystème turcique, le mot pour « mère » provient généralement de la racine nasale **AN-NA** ou **EN-NE**, centrée sur la consonne **N**, et non sur **M**. Cela signifie que ce macrosystème possède un code binaire différent (**N–N**) pour représenter la maternité. Cette préférence consonantique (N et non M) est significative et ne doit pas être interprétée comme une simple variante du code. Elle indique plutôt un autre système de représentations symboliques, où **N** exprime le lien, l'intériorité et l'appartenance intime, distinct de l'idée de matrice terrestre du macrosystème indo-européen. La **N** est dans ce système l'élection maternelle intérieure (une image mentale, symbolique de la maternité).

Concernant la mort, le macrosystème turcique emploie la racine **öl-** (verbe *ölmek*), basée sur la consonne **L**, distincte de la racine maternelle. Ainsi, aucun code ternaire unique ne relie les notions de mère, mort et destin en turcique, reflétant une segmentation symbolique plus nette entre ces domaines.

Le macrosystème ouralique

Dans les langues ouraliques et particulièrement le sous système finno-ougrien (finnois, estonien, hongrois, etc.), bien que géographiquement proches de certaines indo-européennes, appartiennent à une système distincte, avec des structures morpho phonologiques spécifiques (agglutination, harmonie vocalique, etc.). Là encore, le traitement phonique des concepts de *mère*, *mort*, *drame* diffère notablement de l'indo-européen.

Le mot finnois courant pour « **mère** » est *äiti*, issu possiblement d'un emprunt germanique ancien, tandis qu'en estonien on trouve *ema* et en hongrois *anya*. Cette diversité au sein même du macrosystème finno-ougrien montre qu'il n'y a pas de racine unique et stable comparable à **mater*/**mātar*.

De manière générale, les langues ouraliques disposent de trois formes pour exprimer ce code:

1. -M- *ema*
2. -V- *ava*
3. -N- *anya*

Langue	Mot pour “mère”	Remarques
Finnois	<i>äiti</i>	Il existe aussi <i>emä</i> , forme archaïque ou poétique.
Estonien	<i>ema</i>	Dérive du proto-ouralique <i>emä</i> .
Hongrois (magyar)	<i>anya</i>	Forme moderne ; <i>anya</i> est la forme standard.
Mari	<i>ava (ava)</i>	Langue du groupe volgaïque.
Mordve (Erzya)	<i>ava (ava)</i>	Identique à la forme en mari.
Mordve (Moksha)	<i>ava (ava)</i>	Identique à l’Erzya et au Mari.
Oudmourte (Udmurt)	<i>анай (anay)</i>	Langue permienne ; forme propre.
Komi	<i>ан (an)</i>	Langue permienne ; forme réduite.
Same du Nord	<i>eana</i>	Langue parlée en Scandinavie et en Russie.
Khanty	<i>ñāŋ</i>	Langue ob-ougrienne parlée en Sibérie occidentale.

Mansi	<i>ńāŋ</i>	Langue ob-ougrienne proche du khanty.
Nénètse	<i>nene</i>	Langue samoyède parlée dans le nord de la Russie.

Néanmoins, il est intéressant de noter que **deux** de ces formes présentent des sons du code indo-européen : *ema* contient **M**, et *äiti* comporte **T** (écrit *t*). En revanche, le hongrois *anya* met en jeu la nasale **NY** [ɲ] (assimilable à /n/ palatalisée) à la place d'une bilabiale.

Autrement dit, le concept de *mère* en finno-ougrien oscille entre des réalisations en **M** (Estonien *ema*, Mari *ama* pour « mère » également) et en **N** (Hongrois *anya*, Komis *eni*), et peut inclure ou non une consonne en **T**. Il n'existe donc pas de *schéma tri-consonantique commun* à la famille finno-ougrienne pour « mère ».

On pourrait voir dans *ema* une convergence fortuite avec la forme indo-européenne (M–), alors que *äiti* et *anya* suggèrent plutôt une tendance alternative : l'usage de **N** ou d'une autre consonne nasale en lieu et place de M (similairement au turcique), et l'absence générale de **R**.

Dans l'hypothèse où la forme *äiti* (Finnois) dériverait d'un vieux germanique *aipī* (tante) – ce qui est discuté – on considèrera plutôt l'estonien *ema* comme plus représentatif du fond ouralien, *ema* signifiant « mère » dans plusieurs langues ouraliennes (estonien, same *eapme-* « maman », etc.).

Cette forme *ema* est notable par son rapprochement sonore de *maa* (« terre » en finnois/estonien), sans toutefois qu'il y ait relation étymologique : *maa* (« terre ») vient d'une racine finno-ougrienne distincte. Il est tentant d'y voir une analogie de concept (Terre = Mère) comme en indo-européen, mais ce serait **une projection infondée** ici, car les deux mots ne partagent pas de code commun en finno-ougrien (ils riment seulement par hasard, *maa* ~ *ema*).

En réalité, la langue finnoise distingue nettement *maa* (la terre, le sol) de *emo* (la génitrice, utilisé dans des composés comme *maaemo* « Terre-mère » dans un registre poétique). Cette distinction lexicale reflète une conception où la terre n'est pas automatiquement assimilée à la mère par la langue elle-même – il faut les réunir en composé pour exprimer l'idée de Terre-mère. Ainsi, sur le plan endolinguistique,

le **lien maternel matriciel à la terre n'est pas codé intrinsèquement par une triade consonantique stable** comme M–T–R.

Pour ce qui est de la « **mort** » dans les langues finno-ougriennes, là encore les racines diffèrent totalement de celles de « mère ». En finnois, *kuolema* (« la mort ») provient du verbe *kuolla* (« mourir »), racine finno-ougrienne *kal/*kol. En hongrois, *halál* (« la mort ») vient de *halni* (« mourir »), même racine proto-finno-ougrienne *kalë-* signifiant mourir. Ces termes mettent en jeu des consonnes **K–L** (finnois) ou **H–L** (hongrois, où H correspond à un ancien K) – un code *K–L* ou *K–L–* (avec L doublée) qui n'implique ni M ni N, ni T ni R.

De ce fait, aucune analogie directe avec le code M–T–R ne se dégage. La mort en finnois est linguistiquement liée à l'idée de « s'éteindre » (racine *kal-* évoquant peut-être l'obscurcissement, cf. finnois *kalea* « pâle, blême »), et non à la mère ou à la terre.

Dans la mythologie finnoise, la Mort est personnifiée par le seigneur Tuoni et sa femme Tuonetar, des divinités de l'au-delà sans lien avec la déesse originelle de la création (Ilmatar, la vierge du vent et de l'eau).

Ces figures séparées renvoient à une cosmovision où la création et la destruction sont incarnées par des entités distinctes. Le langage reflète cette séparation : *Ilmatar* (la vierge céleste qui donne naissance au héros Väinämöinen) porte un nom formé sur *ilma* (« air, ciel ») + suffixe féminisant *-tar*, contenant accidentellement les consonnes **M–T–R**, mais il s'agit d'une coïncidence morphologique (le *-tar* final signifiant « fille de » n'est pas une racine symbolique comme le R de *mater*). De même, *Tuonetar* (« dame de Tuoni ») comporte un *-tar* sans rapport avec M. Ces parallèles sont plus structurels que phono-symboliques.

Autrement dit, *bien que le finno-ougrien connaisse la figure d'une Mère primordiale (Ilmatar) et d'une Mort féminine (Tuonetar)*, le langage n'encode pas ces rôles au moyen d'un même motif consonantique répété. On observe plutôt des constructions agglutinées (combinaisons d'éléments indépendants) pour exprimer ces concepts.

En résumé, le sous système finno-ougrien ne présente pas de code ternaire équivalent à M–T–R pour relier *mère*, *mort* et *drame/destin*. Les consonnes significatives de ces notions appartiennent à des registres distincts (M/N pour la mère dans certaines langues, K/L pour la mort, etc.). Il en découle que la symbolique linguistique ouralienne semble **compartmenter** les idées d'origine et de fin, du moins au niveau consonantique. Cependant, il serait prématuré d'en conclure à une absence totale de tout schéma endolinguistique pertinent.

Il est possible que les langues ouraliques recourent à d'autres *codes sonores* pour traduire certaines oppositions ou analogies fondamentales de leur vision du

monde. Par exemple, des chercheurs ont suggéré que dans ces langues, le **continuum vocalique** (harmonie entre voyelles claires et obscures) et certaines alternances consonantiques jouent un rôle psycho-sémantique important, peut-être équivalent aux codes consonantiques des langues indo-européennes.

De plus, nous notons que les correspondances son-sens peuvent varier d'un système à l'autre : ce qui est extériorisation dans un macrosystème peut signifier intériorité dans un autre.

En l'occurrence, un son comme **S**, associé à l'idée de flux extérieur en indo-européen, pourrait renvoyer à une sensation vers l'intériorité dans un autre système (finno-ougrien innesive -s).

De telles différences suggèrent que les **codes symboliques dominants ne sont pas les mêmes** : le finno-ougrien pourrait privilégier d'autres oppositions (par exemple, *devant/derrière*, *clair/sombre*, exprimées par l'harmonie vocalique) là où l'indo-européen encode *maternel vs mortel* par M–T–R. Cela illustre bien la nécessité d'adopter une méta-logique inter-systémique pour comparer les macrosystèmes sans projeter artificiellement les catégories de l'un sur l'autre.

Mot “mort” dans les langues finno-ougriennes

Langue	Mot pour “mort” (nom/verbe)	Racine	Observations
Finnois	kuolema ⁴ (nom) / kuolla (mourir)	kuol-	Racine forte K–L , avec voyelle uo très caractéristique
Estonien	surm (nom) / surema (mourir)	sur-	Radical différent du finnois ; présence du R–M

⁴ le mot “**kolme**” (*trois* en finnois) partageant le même code consonantique **K–L–M** que “**kuolema**” (*mort*)

Hongrois	halál (mort) / meghalni (mourir)	hal-	Le préfixe meg- marque l'achèvement, hal = base de "mourir"
Mansi (Ob Ougrien)	χul / χuləl	χul-	Racine gutturale, proche du finnois <i>kuol-</i>
Khanty (Ob Ougrien)	xul / xulem (mourir / mort)	xul-	Très proche de Mansi, forme archaïque
Komi	лун (<i>lun</i>) / лӧм (<i>löm</i>)	l-n / l-m	Consonnes L et N/M , structure syllabique très simple
Oudmourte	лӱм (<i>l'im</i>)	l-m	Mêmes structures que Komi ; voyelle antérieure liée à la corporéité
Moksha (Mordve)	оша (<i>oša</i>) / шумс (<i>šums</i>)	Diverses racines	Instabilité lexicale dans les langues mordves
Mari	кушо (<i>kušo</i>) / шӱм (<i>šüm</i>)	racines k-š / š-m	Mélange de gutturales et fricatives

Fonctions symboliques du code K–L dans les langues finno-ougriennes

1. Mort, dissolution

- **kuolema** (finnois) = *mort*
- **kalma** (archaïque) = déesse ou force de la mort
- **kallo** = *crâne*
- **kylmä** = *froid*

Le code **K–L–M** ou **K–L** est associé à **l'arrêt, la disparition de la chaleur, la dissolution corporelle**, c'est-à-dire à **la mort dans son aspect corporel**.

2. Passage, transition, mouvement

- **kulkea** = marcher, passer
- **kulku** = passage, trajet
- **kulunut** = usé, ayant perdu sa forme d'origine
- **kello** = horloge → mesure du temps (glissement structuré)

Ici, **K–L** marque **la traversée**, le mouvement à travers le temps ou l'espace, **mais toujours avec perte, érosion, ou transformation**.

Le code **K–L** dans le système finno-ougrien est profondément lié à **la mort, au froid, à la dissolution**, mais aussi à **la structuration du passage**. C'est un code de **limite**, de **transition organisée**, avec des implications dans le domaine **corporel, temporel et spirituel**. Ses inversions et dérivés renforcent ce champ par des nuances de **loi**, de **souffrance**, ou de **mécanisation**.

Dans le macrosystème finno-ougrien, les notions de « mère » et de « mort » ne partagent pas un même code consonantique. Le terme pour mère varie significativement (**ema** en estonien, **äiti** en finnois, **anya** en hongrois), indiquant l'absence d'une racine unique stable pour cette notion. Le terme finnois pour la mort (**kuolema**) mobilise un code spécifique (**K–L–M**) lié à la notion de « s'éteindre » ou de « passage », sans connexion directe au code maternel.

Le code **K–L**, très actif dans ce système, représente symboliquement la dissolution, le froid et la transition, montrant que chaque macrosystème dispose de ses propres structures phonétiques et sémantiques distinctes, sans équivalence

directe avec le ternaire **M–T–R** indo-européen. C'est intéressant que le code **K–L** en indo-européen a généralement le sens de “qualité”, mais aussi de “mouvement”, et dans le sous-système germanique, il est associé au froid.

Le système sémitique

Les langues sémitiques (arabe, hébreu, araméen, etc.), relevant de la grande famille afro-asiatique, sont connues pour leur système de racines **trilitères** (à trois consonnes). De prime abord, cette structure pourrait sembler propice à l'émergence de codes ternaires analogues à ceux de l'indo-européen. Cependant, la distribution des concepts de base y obéit à une logique propre, profondément influencée par la culture sémitique ancienne puis par la vision du monde monothéiste.

Le terme sémitique pour « **mère** » est typiquement formé sur la racine **'M(M)**. En arabe, *umm* (أُمّ) signifie « mère » (avec la consonne ' glottale initiale suivie de -mm), en hébreu *'em* (אֵם) présente la même base ('+M).

Cette racine bilitère (deux consonnes) se réduit essentiellement à la consonne **M** redoublée ou soutenue, la glottale initiale 'āleph n'étant qu'un support vocalique.

Autrement dit, la *mère* dans les langues sémitiques est lexicalement représentée par **M** (symbole labial) sans autre consonne significative à ses côtés – on pourrait parler d'une *monosyllabe symbolique* *M~M*. Cela contraste avec l'indo-européen où la figure maternelle s'inscrit dans un trinôme M-T-R.

L'absence de T et R ici suggère que la langue sémitique met l'accent sur le son M seul pour évoquer la maternité, peut-être en tant que son *primaire* (on pense au /m/ des bébés *mma*).

En le système indo européen, M est associé à l'idée d'identité, de possession, du *mien*, ce qui pourrait convenir à la mère (mon origine, ma source) . Mais il est notable que **la même racine 'M en sémitique sert aussi à d'autres notions (eau)** : par exemple, en hébreu biblique, *'ēm* veut dire mère, tandis que *'am* (avec la même racine) signifie « peuple, nation » – le groupe d'appartenance, idée de collectif matriciel.

Ceci rappelle l'association indo-européenne M–T–R = *mater/terra* (la mère comme *terre natale*, appartenant à un peuple), sans que les formes sémitiques elles-mêmes contiennent T ou R. La symbolique de M (maternel) existe donc en sémitique, mais *sans codage trinitaire explicite*.

En ce qui concerne la « **mort** » en sémitique, on trouve une racine tri-consonantique bien établie : **M–W–T** (ou M–T–T selon les langues). En arabe

mawt (موت) et en hébreu *mavet* (מת) signifient « mort », construits sur les consonnes M–W–T (le W servant de semi-consonne vocalique).

Si l'on ne tient compte que des consonnes solides, on a **M–T** (puisque W correspond ici à une voyelle longue *ū*). On observe donc que la mort en sémitique est exprimée par un **code biconsonantique M–T**. Ce fait est intrigant par rapport au schéma indo-européen : *mort* (mors, mortis) était M–R–T en latin, alors qu'en sémitique c'est M–T (avec un W intrusif). On peut y voir une convergence partielle : les sons **M** et **T** sont communs aux deux, seul **R** manque dans la racine sémitique.

Si l'on rappelle l'interprétation endolinguistique indo-européenne, M signifiait l'origine/appartenance et T la fin/délimitation. Or, *combiner M et T*, c'est en quelque sorte combiner l'origine et la fin – ce qui correspond bien à la notion de mort (la fin inhérente à la vie de celui à qui *M* appartient). Dès lors, on pourrait avancer que la racine sémitique de la mort M–(W)–T témoigne d'un **code binaire symbolique** où M (source de vie) confronté à T (terme, arrêt) produit le sens de « fin de vie ».

Même si cette lecture est spéculative, elle s'accorde avec l'idée qu'en endolinguistique les mêmes oppositions fondamentales peuvent transparaître sous des formes différentes selon les familles. Ici, le macrosystème sémitique semble réduire la triade M–T–R à une **dyade M–T**, éliminant la rotation cyclique R. Cela rejoint la cosmovision sémitique où la mort est conçue non pas comme un *retour cyclique* (pas de réincarnation explicite ni de cycle saisonnier lié à la divinité maternelle), mais comme un événement final, un retour à la poussière sans identification à la mère nourricière.

En effet, dans la tradition sémitique (ex. Genèse hébraïque), l'homme (Adam) est créé à partir de la terre (adamah) par un acte divin, et retourne à la terre à sa mort – la terre n'est pas sa mère personnifiée, mais la matière dont il est formé par Dieu. Il n'y a donc pas de *Mère-Terre* dans la même acception matricielle. Le lexique le reflète : 'adām (homme) ~ 'adāmāh (sol) sont liés par la racine 'DM, sans rapport avec 'M (mère). Dans ce cas, Adam serait de l'eau fixée, de l'eau qui a été définie. On inverserait le code DM pour obtenir MuD en anglais, qui est la source à partir de laquelle Adam a été créé. Cette eau (M) et le D (établi, fixé, construit) feraient partie du code Adam.

En revanche, on peut noter un trait intéressant : la séquence sonore **M–T–R**, qui en indo-européen correspond à *mater/mamepъ* etc., existe **dans les langues sémitiques mais avec un sens différent**.

En hébreu et en araméen, la racine **M–T–R** (*maṭar*) signifie « pluie ». Ce terme *maṭar* (מטר) désigne la pluie bienfaisante envoyée du ciel. Symboliquement, la pluie est ce qui féconde la terre et donne la vie aux récoltes – un rôle que la

mythologie indo-européenne attribuerait volontiers à la Mère-Terre. MaTaR serait alors l'eau (M) qui est versée sur la terre RD (أرض / 'arḍ (arabe) – terre, monde, sol).

Voir la pluie (MTR) occuper en hébreu le champ sémantique de la fécondité céleste alors que *mère* est 'M et *mort* MWT suggère que les *combinaisons sonores jouent des rôles différents suivant la culture linguistique*. Le code M–T–R n'y est pas utilisé pour l'archétype de la mère, mais cette même combinaison de sons n'est pas dénuée de signification vitale pour autant : elle se trouve associée à un élément crucial de la vie (la pluie).

Ce déplacement de symbolique (maternité → pluie fertilisante) montre bien que chaque macrosystème peut **réassigner les motifs consonantiques à d'autres concepts selon sa propre cosmovision**. Dans la vision sémitique ancienne, c'est souvent la figure paternelle céleste (Dieu de l'orage, Baal Hadad, puis Yahvé) qui assure la fertilité par la pluie, tandis que la terre réceptrice est passive. Le langage encode cela en faisant de MTR la « pluie » (don du ciel), et non la « mère-terre ».

Qu'en est-il du « **drame/destin** » dans le macrosystème sémitique ? Les langues sémitiques n'ont pas de mot natif équivalent à *drama* (terme d'emprunt grec à l'époque moderne). Cependant, si l'on considère l'idée de *destin* ou de *loi cosmique*, on trouve en hébreu *Torah* (תורה) pour la Loi (religieuse) et en arabe *dīn qadar* pour le destin prédéterminé. La racine trilittérale de *Torah* est T–R–H, celle de *qadar* est Q–D–R. Aucune ne suit le schéma D–R–M, mais on remarque que la structure T–R apparaît dans les deux cas.

En somme, le sémitique semble privilégier d'autres radicaux pour exprimer ces notions. Par exemple, la triade **Q–D–Š** (Qof-Daleth-Shin) signifie « sacré » (hébreu *qodesh*, arabe *quds*), un code consonantique lié à la pureté rituelle distinct de ceux vus en indo-européen. De plus, la pensée sémitique classique oppose souvent deux principes *moraux* plutôt que cosmiques : le bien vs le mal, la pureté vs l'impureté, etc., qui se lexicalisent par d'autres jeux de consonnes.

En résumé, dans le macrosystème sémitique, **aucun code consonantique unique n'unit les idées de mère, de mort et de destinée** comme le fait M–T–R dans l'indo-européen. On repère tout de même un *motif binaire M–T* pour le couple vie/mort (M → vie, M+T → mort), mais celui-ci n'est pas intégré à un schéma ternaire englobant le « drame de la vie ».

Les rôles symboliques sont distribués autrement : la mère est exprimée par M seul ('umm), la mort par M–T, et le destin par d'autres codes (T–R–H pour la loi sacrée, Q–D–R pour le décret du sort, etc.).

Cette distribution reflète la **cosmovision sémitique** où la génitrice n'est pas divinisée en tant que terre-mère universelle, où la mort est conçue comme un retour

à la poussière ordonné par Dieu (plutôt qu'un retour à la Mère), et où le destin est régi par la volonté divine (loi, commandement) plus que par une trame fatale inscrite dans la nature.

Le langage sémitique traduit ces principes par ses racines spécifiques, confirmant que chaque macrosystème possède une *architecture endolinguistique originale*. Bien sûr, cela n'empêche pas d'identifier des **invariants profonds** : par exemple, l'opposition de M (principe de vie) et T/D (principe de fin/limite) semble compréhensible dans un cadre psycho-universel, mais elle est actualisée différemment dans le lexique réel de chaque famille. L'analyse comparative suggère donc que si le *trityque originel M–T–R* constitue une clé de voûte symbolique en indo-européen, les systèmes turquies, ouraliques et sémitiques n'en offrent **que des échos partiels ou des transpositions**, chaque culture ayant élaboré ses propres codes sonores pour représenter l'origine, la transformation et la fin de la vie.

Interprétations cosmovisionnelles

Les différences constatées dans les sections précédentes ne relèvent pas du simple hasard linguistique, mais témoignent de **cosmovisions distinctes** inscrites dans les structures sonores des langues. Selon l'endolinguistique, la récurrence de certains schémas consonantiques à travers le lexique reflète des *constantes psychologiques et culturelles* d'une communauté linguistique.

Ainsi, l'on peut dégager pour chaque système un ensemble de symboles dominants et leur mode de combinaison, qui renvoient aux valeurs ou aux mythes fondateurs de ce système.

- **Indo-européen : le cycle matriciel de la vie et de la mort.** Dans la tradition indo-européenne (incluant les cultures indo-iraniennes et européennes), la figure de la Mère primordiale et celle de la Mort sont souvent liées dans un cycle continu de nature. La terre est nourricière et sépulcre à la fois. Le code M–T–R en est l'expression linguistique inconsciente, liant phonétiquement *mater* et *mors*, *matrice* et *mort*, *originel* et *terminal*. La cosmovision indo-européenne valorise l'idée d'un **retour** : retour au ventre maternel (dans la mort), succession des générations où la "mère-terre" récupère ses enfants. Il n'est pas anodin que de nombreux rites funéraires indo-européens impliquent l'inhumation (retour à la terre) et que la mythologie regorge de déesses-mères chtoniennes (Perséphone, Hécate, Hel, etc.). Sur le plan linguistique, cette mentalité se traduit par une série impressionnante de termes apparentés en M-T-R autour de la parenté (*mater*, *frater*, etc.), de la substance fondamentale (*materia*, *materiau*) et de la finitude (la mort). L'endolinguistique, en révélant l'existence du schéma M–T–R dans ces divers domaines, met en lumière un **noyau symbolique indo-européen** où la vie et la mort s'engendrent mutuellement au sein de la

Mère universelle .

- **Turcique : la segmentation des principes céleste, terrestre et maternel.** La vision du monde des anciens Turcs (et peuples turques) se caractérise par un dualisme entre le Ciel-Père (Tengri) et la Terre-Mère (Yer Ana), avec en outre une divinité féminine protectrice des enfants (Umay). La langue turcique, toutefois, ne fusionne pas ces concepts en un seul code sonore. Au contraire, chaque élément du cosmos semble avoir son *symbole phonétique distinct* : *ana* pour la mère (N), *yer* pour la terre (R, Y), *tengri* pour le ciel (T, η, R), *ölüm* pour la mort (L, M). La **structure agglutinante** des langues turques encourage par ailleurs l'expression explicite des relations (par exemple en juxtaposant *yer* et *ana* pour former « Terre-Mère ») plutôt que la condensation en une racine unique. On peut y voir le reflet d'une cosmovision où les forces sont clairement délimitées et *articulées entre elles* plutôt que fondues en une entité unique. Le code binaire T–R, identifié dans *töre* (loi coutumière) et *Tanrı/Tengri* (dieu du ciel), suggère une importance du **principe d'ordre cosmique** dans la pensée turcique. Cet ordre (T–R) fait le lien entre le ciel et la terre, entre la vie et la mort, sans que la mère soit le pivot de la cyclicité universelle comme en indo-européen. La mère reste une figure centrale (notamment dans le culte d'*Umay* protectrice des nouveau-nés), mais linguistiquement son symbole N ne se combine pas avec T–R de la loi céleste ou de la terre. Il s'agit là d'un choix symbolique implicite : la **maternité** est honorée pour elle-même (N), la **mort** est un destin à part (öl- avec L), et l'ordre du monde (T–R) transcende l'un et l'autre. En somme, la cosmovision turcique sépare plus nettement les domaines du Maternel, du Mortel et du Divin céleste, ce qui se traduit dans l'endolinguistique par l'absence d'un code unique les réunissant.
- **Ouralique : l'harmonie de la nature sans matrice unique.** Les peuples ouraliques ont des mythes centrés sur la nature sauvage, la forêt, les esprits de la terre et de l'eau, sans qu'une Grande Déesse-Mère universelle n'y joue un rôle aussi exclusif que dans certaines cultures indo-européennes. La création du monde dans le *Kalevala* finnois, par exemple, est le fait d'une vierge céleste (*Ilmatar*) fécondée par la mer et le vent, plutôt qu'une déesse-terre omnipotente. La mort est gouvernée par Tuoni et Tuonetar, séparés de la déesse de la fertilité. Cette pluralité de figures se reflète dans la langue par une **diversité de codes** : la mère peut être M (ema) ou N (anya) selon les langues filles, la mort est K-L, le destin n'est pas personnifié lexicalement de manière unique (le finnois parle de *kohtalo* pour le destin, mot d'origine balte). Il en résulte que la symbolique finno-ougrienne semble moins polarisée sur un seul axe mère-mort. On peut y voir une vision plus *écologique* où chaque élément (ciel, terre, eau, mort, femme, homme) occupe une place sans qu'un archétype unificateur les englobe tous. L'endolinguistique suggère que dans ces langues,

d'autres oppositions sonores peuvent être actives : par exemple, l'opposition entre voyelles claires et sombres (dans l'harmonie vocalique) qui structure de nombreux termes pourrait véhiculer une symbolique (jour/nuit, vie/au-delà) différente du code M–T–R. Par ailleurs, certaines études endolinguistiques mentionnent que la sensation de *distance/intériorité* en finno-ougrien pourrait être marquée par des sons comme S ou H différemment qu'en indo-européen. En définitive, la cosmovision finno-ougrienne valorise l'**harmonie globale** (résonance du langage avec la nature via les voyelles et le rythme) plus que la fixation d'un schéma consonantique chargé d'archétypes. Cela concorde avec le fait qu'aucun code ternaire unique n'y domine pour « mère-mort-destin » : ces notions sont réparties sur plusieurs symboles, reflétant une perspective où la vie et la mort s'insèrent dans un *cycle naturel impersonnel* plutôt que dans la personne d'une déesse-mère universelle.

- Sémitique : la primauté de l'Un divin et la fragmentation des archétypes maternels.** Dans la sphère sémitique, particulièrement sous l'influence du monothéisme, la figure de la *Mère originelle* s'est estompée au profit d'un Dieu-père créateur unique. Les langues sémitiques conservent certes le mot *umm* (mère) pour la génitrice biologique, mais ne l'investissent pas d'un réseau symbolique englobant la cosmogonie. La mort (mot M–T) est conçue comme un décret de Dieu, et non comme le retour au giron d'une mère-terre. Le destin (*dīn*, *qadar*) est la volonté d'Allah. La *Terre* elle-même n'est pas déifiée ; c'est une création d'Allah nommée *arḍ* en arabe ou *adamah* en hébreu, sans lien sonore avec *umm*. Le seul emprunt possible du schéma M–T–R, comme on l'a vu, est pour la *pluie* (*maṭar*), bénédiction venue d'en-haut, suggérant que le concept de fertilité a été déplacé vers le ciel. On peut en déduire que la cosmovision sémitique est **verticale** : du Ciel (Dieu, pluie) vers la Terre (où pousse la vie et où retourne le mort), en passant par l'obéissance à la Loi (*dīn*, Torah). Cette verticalité s'oppose à la circularité indo-européenne. L'endolinguistique reflète cela par des *codes distincts non intégrés* : la mère est isolée en M, la mort en M–T, la loi en T–R–H, le sacré en Q–D–Š, etc. L'absence d'un code unique unissant mère et mort indique que dans l'inconscient sémitique, ces concepts ne forment pas un couple dialectique mais restent séparés par la transcendance divine. Symboliquement, on pourrait dire que **le Verbe divin prime sur la Mère primordiale** dans ces langues – et de fait, « Au commencement était le Verbe » (logos) plutôt que « au commencement était la Mère ». Ce choix civilisationnel se marque dans la langue par des racines consonantiques centrées sur l'action divine, la loi, la parole, plus que sur la matrice féminine.

En synthèse de ces interprétations, on constate que chaque macrosystème linguistique exprime ses **mythes fondateurs** et ses **obsessions culturelles** à travers des codes sonores endogènes : l'indo-européen par le cycle maternel M–T–R (naissance-vie-mort) structurant son imaginaire, le turcique par des binaires comme T–R signifiant l'ordre cosmique et une segmentation nette des rôles, le finno-ougrien par l'harmonie diffuse sans triade consonantique omniprésente, le sémitique par des trilitères multiples reflétant une organisation théologique (M–T pour mort, Q–D–Š pour sacré, etc.) plutôt qu'un archétype maternel central. Ces résultats confirment l'approche endolinguistique comparative : en confrontant les codes de différents systèmes, on met au jour ce qui est *particulier* à chacun et ce qui peut relever de schémas *plus universels* de l'esprit humain.

Conclusion

L'exploration comparative entreprise dans cet article met en lumière la richesse et la diversité des **codes endolinguistiques** associés aux notions de *mère*, *mort*, *drame*, *trame* à travers plusieurs grandes familles de langues. Le code ternaire **M–T–R** propre au macrosystème indo-européen se distingue comme un modèle où une même structure sonore fondamentale relie symboliquement l'origine de la vie (*mater*), sa fin (*mors*) et le fil du destin (*drama/dharma*), traduisant une vision cyclique matricielle de l'existence.

En confrontant ce modèle aux systèmes **turcique**, **ouralique** et **sémitique**, nous constatons qu'aucun ne reproduit à l'identique ce *schéma trinitaire*, mais que chacun déploie ses *propres motifs sonores* pour exprimer des idées comparables – ou pour insister sur d'autres oppositions conceptuelles plus saillantes dans sa culture.

Dans les langues turciques, nous avons relevé une **transformation consonantique** notable: la mère est désignée par N (nasale) plutôt que M, indice d'une substitution logique entre nasales de même catégorie. Cependant, cette modification ne s'accompagne pas de l'ajout des consonnes T et R, ce qui empêche la formation d'un code ternaire englobant la mort ou le destin. Le turcique segmente les champs sémantiques où l'indo-européen les unifiait en partie : la mère (N) n'est pas directement liée à la mort (öl, L) dans le lexique, reflétant une cosmovision où le principe maternel et le principe mortifère sont distincts et médiatisés par d'autres notions (telles que l'ordre céleste T–R).

Le macrosystème ouralique, quant à lui, ne présente pas non plus de ternaire unificateur : *mère* y est exprimée tantôt par M, tantôt par N ou V, *mort* par K/L, K/P, et ces sons ne convergent pas en un même mot ni une même racine. Ceci concorde avec une vision du monde plus diffusément animiste, où les phénomènes naturels et existentiels sont pensés séparément plutôt que ramenés à un seul archétype.

L'absence d'un code M–T–R n'implique pas l'absence de tout code endolinguistique, mais signale que l'*endo-résonnance* propre aux langues ouraliques pourrait se situer ailleurs (par ex. dans le système vocalique ou d'autres couples de consonnes). En particulier, il apparaît que les correspondances son-sens y diffèrent de l'indo-européen – ce qui valide l'importance d'une linguistique comparative interne : **un même son peut véhiculer des sensations sémantiques distinctes selon le macrosystème linguistique** .

Enfin, dans le macrosystème sémitique, nous avons identifié une sorte d'**écho binaire** du code indo-européen : la paire M–T (racine de *mwt*, la mort) qui associe la matricialité implicite de M à la coupure de T, sans le tiers médiateur R. Ici, la mère reste isolée sur M ('umm), et le destin s'exprime par d'autres radicaux sans lien phonétique direct avec la mère ou la mort. La culture sémitique classique ayant remplacé la Mère primordiale par le Père céleste unique, la langue reflète cette orientation en n'unissant pas mère et mort dans ses structures sonores, mais en consacrant des **codes consonantiques spécifiques à chaque concept clé** (vie, mort, loi, sacré, etc.).

En conclusion, l'étude comparée de ces systèmes par rapport à l'indo-européen confirme l'hypothèse que les codes endolinguistiques sont à la fois **profondément ancrés dans une culture linguistique particulière** et potentiellement **transposables** ou analysables d'un système à l'autre via des équivalences logiques (M $\approx$ N, T $\approx$ D, etc.) .

Aucune correspondance simple et universelle n'apparaît : le code M–T–R, avec toute sa charge symbolique de "mère-mort-destin", semble bien être une caractéristique propre à la constellation indo-européenne.

Néanmoins, la comparaison inter-systémique révèle des **patterns communs** à un niveau plus abstrait – par exemple l'importance des nasales pour figurer la source vitale, ou des occlusives dentales pour figurer la fin/délimitation – ce qui suggère l'existence de **constantes cognitives humaines** se manifestant différemment selon les langues.

En outre, cette enquête démontre la fécondité de la démarche endolinguistique couplée à la linguistique comparative : en examinant plusieurs systèmes à travers le prisme des *codes internes*, on évite l'écueil ethnocentrique consistant à plaquer un schéma unique sur toutes les langues, et l'on parvient au contraire à dégager une vision plus nuancée où l'unité de l'expérience humaine (naître, vivre, mourir) se décline en une multiplicité d'expressions sonores.

Chaque système peut ainsi être compris comme explorant, à sa manière, les **invariants universels de l'existence** – l'origine, la transformation, la fin – au travers de sa propre logique phonologique et symbolique. Cette perspective ouvre la voie à des recherches plus larges englobant d'autres familles (par ex. les langues

bantoues, sino-tibétaines, austronésiennes) pour voir si d'autres codes endolinguistiques émergent ou bien se transposent et comment ils éclairent les visions du monde correspondantes. En définitive, la pluralité des codes mis en évidence renforce l'idée que *la langue, loin d'être arbitraire, conserve dans ses structures internes la trace de nos représentations collectives les plus anciennes*, et que ces traces, une fois déchiffrées, peuvent dialoguer entre les cultures.

En conclusion, l'analyse comparative montre que les codes endolinguistiques sont strictement systémiques et spécifiques à chaque macrosystème linguistique. Le code indo-européen **M–T–R**, reliant la mère, la terre et la mort dans une polarité symbolique, n'a pas d'équivalent direct dans les systèmes turcique, finno-ougrien ou sémitique. Chacun de ces systèmes utilise d'autres codes consonantiques pour exprimer ces notions fondamentales, reflétant des cosmovisions distinctes.

Cette observation méthodologique est essentielle : les codes endolinguistiques sont des structures phonologiques internes propres à un macro système linguistique donné. Toute tentative d'extrapolation universelle sans validation rigoureuse risquerait de conduire à des généralisations abusives et à des erreurs interprétatives majeures.

Bibliographie

- Toledo, A. (2013). *Sensaciones originantes*. Escuela de Lingüística Aplicada “Didier Elias Meulemans” (ELADEM), México.
- Toledo, A. (2022, 22 avril). *Binary and ternary codes as abstract methodological instruments*. Endolinguistics (blog).
- Toledo, A. (2024). *Los códigos de la endolingüística*. ELADEM, México.
- Toledo, A. (2025a). *El ternario M–T–R y la constelación T–R: parentesco, sueño y muerte en la psique indoiranioeuropea*. ELADEM, México.
- Toledo, A. (2025b, 20 avril). *Why Endolinguistics Requires Comparative Linguistics*. Endolinguistics (blog).